

Ne faites pas honte à votre siècle : immergez

Amélie Pineault

Number 12, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92736ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pineault, A. (2020). Ne faites pas honte à votre siècle : immergez. *Entrevous*, (12), 56–58.

CRÉATRICE DE LA PERFORMANCE **NE FAITES PAS HONTE À VOTRE SIÈCLE : IMMERGEZ,**
AMÉLIE PINEAULT – STAGIAIRE À LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL À L'ÉTÉ 2019 – DÉCRIT
ELLE-MÊME SON PROCESSUS DE CRÉATION, À LA DEMANDE DE LA REVUE.

« Ma liste de cadeaux de Noël étant essentiellement composée de recueils de poésie contemporaine, je me suis retrouvée comme à chaque année avec ma précieuse pile à dévorer, et ce fut la découverte de Daria Colonna, qui me plongea dans une rage magnifique. Sa deuxième publication, *Ne faites pas honte à votre siècle*, m'est apparue comme étant le texte idéal pour soutenir le projet que je comptais proposer au festival Vous êtes ici.

Publié par Poètes de brousse, le recueil est une étude poétique sur la jeune génération militante s'étant heurtée au récif postgrève du Printemps érable et qui, depuis, ne sait plus comment sortir la tête hors de l'eau. L'écriture soulève, entre orgueil et culpabilité, l'hypocrisie d'une gauche intellectuelle privilégiée. Le constat est que, patageant dans les eaux troubles du « désespoir serein », nous attendons la tempête – dérèglement climatique, crise du capitalisme – conséquence inévitable de nos quotidiens bourgeois. En voici un extrait.

« vous êtes torturés par la honte du siècle
qui est aussi mélancolie suprémaciste
esthétique du suicide
nostalgie postmoderne
vanité des symboles ou tentation »



PHOTO NICOLAS BIAUX

Puisque j'ai participé activement aux grèves étudiantes de ma génération (contre la hausse des frais de scolarité et, quelques années plus tard, contre l'austérité), mon engouement pour ce texte relève de mon identification à ces événements, mais aussi de mon amour pour le lyrique et le séditieux. Comme Daria, les sentiments de colère et de cynisme avec lesquels je traverse mes années de jeune adulte sont devenus mes vecteurs sublimes de création. C'est d'ailleurs avec ce souffle pressant sur la nuque que j'ai écrit durant les six dernières années *Louves*¹, un hymne à la sororité dans une société phallocrate en pleine décadence.

¹ ENTREVOUS a publié deux poèmes de ce recueil à paraître aux Éditions de la tournure : dans le numéro 09, « Sopor et le chant des filles bleues » ; dans le numéro 11, « Antigone-Machine ».

En fait, ce sont ces quelques similitudes de valeurs et de parcours, à Daria et à moi, qui ont renforcé mon désir de mettre en scène ses mots, car je sentais que, de ces chemins analogues, émergeait un message commun que je pouvais véhiculer en usant de la poésie et des arts vivants comme levier de communication sur ces enjeux, avec comme objectif d'inciter à la radicalisation par rapport aux injustices sociales et à l'urgence climatique. Quand l'appel officiel de projets a été lancé par le festival, j'ai contacté Daria par l'entremise des réseaux sociaux, et elle a accepté de me donner les droits d'utilisation des textes de son recueil.

Pour ma création, que j'ai intitulée *Ne faites pas honte à votre siècle : immergez*, je me suis inspirée d'une vision que j'ai eue dans un rêve, celle d'un radeau ballotté par une tempête en haute mer. Je comptais reprendre cette image, qui m'inspire symboliquement les dérives climatique et systémique, et en pousser l'esthétisme et la situation grâce au support textuel offert par la poésie de Daria. Comme je me l'imaginai alors, les interprètes, naufragés du système, allaient s'entasser debout dans un petit canot pneumatique, vulnérables face aux éléments qui se déchainent sur une Amérique fictive et futuriste. Je voyais un micro déguisé en bouée de sauvetage pendouillant au-dessus de leurs têtes. Ma création allait répondre à cette question :

Sous quelles formes la parole peut-elle repousser le marasme et éviter l'irréversible ?

L'expérience humaine et artistique que j'allais vivre fut bien au-delà mes attentes. L'équipe que j'ai réunie s'est rencontrée le dimanche précédant les représentations, soit à quatre jours de la première. C'est dire avec quel impératif et quelle exaltation nous avons travaillé dans les heures allouées à la création ! Par chance, les idées que j'avais préalablement développées pour une majorité des départements de production (décor, scénographie, costumes, maquillages, etc.) se sont avérées fonctionnelles et efficaces dans l'espace scénique donné. L'unique défi rencontré dès la première journée fut le montage des extraits du texte que j'avais fait. Il s'avérait nettement trop court pour la durée de la performance. J'ai dû ajouter deux pages aux cinq déjà existantes, ce qui a demandé un effort supplémentaire de mémorisation pour les comédiens.

Les jours suivants, entre le travail dans l'espace avec les interprètes et les divers tests de conception (sons, éclairages, maquillages, costumes, etc.), il y a eu les deux visites d'artistes de LA SERRE – arts vivants, le promoteur du festival. Leurs avis m'ont été extrêmement précieux, réorientant ma recherche artistique vers une esthétique plus grotesque et me référant, entre autres, à l'œuvre phare de Kantor et à son théâtre de la mort. C'est donc avec beaucoup d'émerveillement que j'ai découvert le travail de ce metteur en scène polonais, fier héritier du constructivisme et du dadaïsme. Le visionnement d'extraits de *La classe morte*, captation vidéo datant de 1976 d'une création de Kantor, m'a particulièrement aidée à comprendre le ton de cet illustre homme de théâtre, pour m'en inspirer dans ma forme courte. Ce qui est frappant dans sa démarche, c'est comment la vie et la mort se côtoient au point de ne plus être

dissociables l'une de l'autre. Mes interprètes, avec des yeux maquillés sur leurs paupières, reproduisent cet effet fantôme et inquiétant. Ces corps sont-ils morts ? Sont-ils vivants ? Et dans quel espace-temps existent-ils ? À cela, Kantor répondrait sûrement qu'ils se trouvent dans une « chambre de la mémoire », lieu spectaculaire où se révèlent, à la manière d'une chambre noire, les images obsédantes et persistantes du passé. Cette affirmation, dans le cas de ma création *Ne faites pas honte à votre siècle : immergez*, positionne le public en sorte d'oracle devant un désastre qui ne s'est pas encore concrétisé – celui de la crise climatique et de l'effondrement du capitalisme tel qu'on le connaît.

La représentation publique

L'expérience commence par un état de recueillement, la foule entrant par bouquets dans un espace noir où seul un requiem de Fauré les accueille. Puis, lorsque la porte se referme, l'éclairage s'intensifie très lentement, de manière à faire apparaître la fresque de survivants, poupées de chair dans leur canot pneumatique, rappelant le célèbre tableau en clair-obscur *Le Radeau de La Méduse* de Géricault. Les costumes – sous-vêtements couleur peau et ponchos transparents – amplifient cet effet de masse des corps coincés sur leur bateau de fortune. Par un jeu de têtes, les personnages identifient quelque chose dans le ciel, une aide (divine ?) à interpeler, chorégraphie stylisée d'appel au secours. La musique qui s'était jusque-là amplifiée – composition pesante et métallique, parsemée d'échos de Fauré – s'arrête net. Les corps, comme des pantins aux fils coupés, s'effondrent avant de se réanimer vivement : les mots de Daria Colonna emplissent alors la salle, portés par le chœur. Le rythme impitoyable plonge le public dans une sorte de transe. Après cette poésie fluviale se forme l'image de la finale : Fauré à nouveau triomphant parmi les personnages qui appliquent leur poncho sur leur visage et prennent la pose – êtres intemporels et asphyxiés dans leur emballage plastique. Le tout s'évanouit dans un retour brutal à la réalité : un signal sonore strident invite fortement les gens à quitter la salle, tandis que les néons se rallument et que les interprètes se préparent déjà pour la prochaine performance.

Ce décrochage volontaire pour le moins violent – les néons – a empêché de créer une sorte de romance autour de ces rescapés martyrs et a ramené le public à la choquante réalité : un espace-temps qui n'a pas encore connu l'aboutissement de la crise et où tout est sur le point de se jouer.

Je ne sais pas vraiment comment sortir d'un projet comme celui-là. Puisqu'il fut mon baptême de mise en scène, je crois qu'il gardera toujours une place privilégiée dans ma mémoire. Il aura eu une existence bien éphémère, car les droits du texte de Daria sont maintenant réservés à une autre production pour une adaptation à venir dans un théâtre institutionnel. En somme, la résidence aura servi personnellement à me faire découvrir ce rôle de metteuse en scène que j'ai particulièrement affectionné ; pour l'équipe, à tisser des liens forts avec un nouveau cercle d'artistes ; et pour plusieurs centaines de personnes, à entendre une poésie nécessaire et intelligente. »